

marche d'un pas grave et mesuré, un drap blanc cache les formes de son corps et ne laisse apercevoir que sa figure où se reflètent les sombres pâleurs de la mort; ses cheveux en désordre, ses yeux hagards, ses joues amaigrées, son front sombre, ses mains encore crispées des douleurs de l'agonie, sa bouche d'où s'exhale une odeur de cadavre, tout en lui est fait pour porter la terreur. On dirait la Mort elle-même emportant quelques lambeaux de la tombe. Mais sa voix était aussi douce et aussi plaintive que les accents de la colombe qui sous le rameau balancé par la brise gémit sur la mort de sa compagne. Levant ses mains vers l'assemblée muette et tremblante, elle fit entendre ces paroles : "Triste, pâle, éplorée, j'ai prêté une oreille attentive auprès du chemin, mais je n'ai pas entendu le bruit de tes pas. J'ai traversé le vallon, j'ai erré au milieu de la forêt, je me suis assise sur les rochers qui bordent la rive; mais je n'ai pas entendu ta voix. Je t'ai attendu longtemps à l'ombre de ces saules, mais la brise seule murmurait en balançant leurs rameaux touffus. Il ne reviendra pas, ton cher Edouard : il dort sur la terre étrangère et ne se réveillera plus." La froide haleine de la nuit glace mon sein et engourdit mes membres; errant au milieu des ténèbres je cherche celui qui n'est plus. Pourquoi tant de cruauté, ô Edouard, pourquoi briser ma vie lorsqu'à peine j'ai compté vingt printemps. D'autres amantes plus heureuses pourront un jour tressaillir au nom d'épouse et de mère, mais moi je vais mourir. Pleurez mes yeux, je ne suis plus que l'enfant du malheur; pleurez mon père, pleurez sa mère, que tout gémisses au château, car Edouard n'est plus." On écoutait encore que le fantôme s'était évanoui; un silence suivit ce spectacle effrayant. Bientôt on entend à quelque distance le galop d'un cheval; un soldat se présente; son sabre est encore taché de sang; il revenait d'une grande bataille où plus d'un héros avait mordu la poussière; d'un bond il est à bas de son coursier; l'assemblée ouvre ses rangs pour le laisser passer, il se dirige vers le vieillard qui pâlit à son aspect, et lui jette ces mots. "Votre fils est mort," puis il s'éloigne; la mère faiblit, une sueur froide humecte son front, elle tombe, on la relève, ses yeux se sont déjà fermés à la lumière." Louise avait cessé de parler. Edouard, attendri, surmontant néanmoins son émotion repartit : "A quoi bon se laisser illusionner et trembler devant un fantôme produit par les vapeurs de la nuit. Toutes ces visions étranges qu'enfante une imagination ardente disparaissent avec les premiers rayons de l'aurore. Ne sois pas aussi crédule. Laissons les jongleurs indiens s'effrayer du sens d'un rêve; pour nous, moins superstitieux, espérons l'avenir. Notre amour est aussi pur que l'onde de ce fleuve, rien ne saurait le troubler. Cesse donc, Louise, de te livrer à de tristes pressentiments. J'aime tant à voir sur ton front cette douce sérénité et sur tes lèvres ce tendre sourire, qui reflètent le bonheur de ton âme et font palpiter mon cœur d'espérance." "Ta voix, dit Louise, comme le frais zéphyr verse dans mon sein la fraîcheur et la joie. Ton regard plein de tendresse me ranime et me console, je consens à être heureuse pour toi." Elle avait à peine achevé ces mots qu'ils aperçurent M. de Chambly qui s'avançait lentement vers eux, car l'âge et la fatigue avaient appesanti ses pas. Tous deux par respect se levèrent à son approche. M. de Chambly s'assit à côté d'eux sur le tronc d'un vieux chêne et regardant ses fils : "Edouard, dit-il, plus d'une fois dans ta jeunesse je t'ai raconté les exploits et le dévouement de tes ancêtres. Ta figure qui s'enflammait à mes paroles, le désir que tu m'as toujours témoigné de combattre me disent assez qu'en toi coule le sang noble et vaillant des Chambly. Aujourd'hui il est temps de te servir de ce courage.

"Albion s'est ressouvenu de sa vieille haine contre la France et ses légions foulent déjà le sol canadien. L'âge ne me permet pas de te suivre. Pars seul, mon fils, prends mon sabre et va soutenir l'honneur de ta famille." Edouard se jette aux genoux de son père qui le bénit, il se relève, presse un moment sur son cœur Louise tremblante et baignée de pleurs, s'arrache à ses baisers brûlants et vole dans les bras de sa mère. Quelques moments après monté sur son coursier fougueux, Edouard disparaissait enveloppé dans un nuage de poussière soulevé sous les pas du cheval de guerre. Non loin du fort Duquesne, dans un vallon bordé de rocs détachés et qui semblent cassés à coups de marteau, le fier de Beaujeu avec 250 Canadiens et ses 600 Sauvages attendait en silence les 1200 soldats de Braddock. Tout à coup on aperçoit un habit rouge, les clairons sonnent, le salpêtre fume, des deux côtés s'engage une lutte sanglante, l'acier se choque contre l'acier, le sang coule, la mort commence son ouvrage. Les Virginiens reculent d'abord épouvantés, leur général les rallie, et les ramène au combat. Les Canadiens moins nombreux se multiplient par des prodiges de valeur. Ils s'élançant au pas de charge, on s'entremêle, l'ardeur est à son comble. Au milieu de ce carnage, un guerrier, que dis-je, un héros se signale entre tous par son impétuosité et son audace. Son sabre abat tout devant lui. Partout il répand la mort et l'épouvante. Mais, voyez, il s'arrête ce torrent dévastateur. Un officier d'Albion horriblement blessé, affaibli par la perte de son sang, pâle, languissant, s'approche de lui.

Sa démarche chancelante a cependant, je ne sais quoi de noble et de grand qui inspire le respect. Ses blonds cheveux qui tombent négligemment sur ses épaules, sa tête penchée, ses yeux à demi éteints, intéressent en sa faveur et implorent pour lui la générosité de ses ennemis. "Guerrier, dit-il, en s'adressant à Chambly, je te rends mes armes comme au plus brave de mes ennemis, mes forces ne me permettent plus de combattre." "La fortune est volage ici, répond Edouard, le courage malheureux mérite respect." En ce moment passe un Indien, il brandit son terrible tomahawk ruisselant de sang, de sa bouche sort ce cri unique qu'il répète de distance en distance "mort aux Anglais." Il aperçoit l'Anglais désarmé, d'un bond il est en face de lui. "Meurs, vipère," crie-t-il encore plus fort. Chambly, lève son arme pour détourner le coup, le tomahawk glisse et vient s'enfoncer dans le côté d'Edouard, il tombe et expire. Bientôt, Braddock, malgré ses exhortations et ses menaces voit ses soldats reculer et abandonner la victoire. Lui-même trouve un glorieux trépas en servant sa patrie. Son armée se débände, les Canadiens triomphent, l'honneur de la France est vengé. Déjà s'étaient éteints les clameurs des combattants, et le bruit des armes se mêlant aux fanfares bruyantes des trompettes. Tout dormait dans la vallée, à peine les gémissements de quelques blessés luttant encore contre les étreintes de la mort et les pas cadencés de la sentinelle troublaient ce silence solennel. Penchés sur leurs mousquets, près du cadavre d'Edouard, veillaient deux vétérans qui se racontaient tous bas les exploits du père et la mort glorieuse du fils. Au manoir tout était triste. Dans le salon, près de la lampe projetant sur les murs une sombre lueur veillait Louise; sa main était appuyée sur la croisée, ses regards tournés vers les nuages menaçants qui s'amoucelaient à l'horizon, semblaient les interroger sur le sort de son amant et pressentir par la tristesse de la nature, la triste

fin d'Edouard. Sa figure pâle et agitée exprimait l'inquiétude et les souffrances de son âme. Tantôt elle se levait par une impulsion soudaine, son front ruisselait de sueur, et son cœur battait avec plus de force. Elle croyait entendre la voix d'Edouard; illusion! ce n'était que les gémissements de la brise du soir soulevant les rameaux épais des arbres qui ombrageaient le château. Tantôt, cédant à la lassitude et au sommeil, elle appuyait un moment sa tête fatiguée entre ses mains; alors les songes les plus divers venaient l'assiéger. On la voyait sourire, rayonner de bonheur, puis s'assombrir, s'agiter et par un effort suprême sortir enfin de cet assoupissement. Mais soudain, Louise se lève et pâlit, le bruit sourd d'un sabre glissant sur la pierre vient de la frapper. Un guerrier inconnu apparaît, il annonce à M. de Chambly la victoire des Français et la mort d'Edouard. Sa mère s'évanouit, M. de Chambly faiblit mais l'amour de la patrie tempère en lui la douleur paternelle. Louise s'écrie : "Edouard, Edouard," et chancelle. Le guerrier la soutient, la replace sur son fauteuil, essuie les larmes qui coulent malgré lui et quitte le château en pleurs. Le soir, la mère avait rejoint le fils. Le vieillard ne tarda pas non plus à suivre son épouse. Edouard repose à l'ombre des pins noirs, près de la tour où la vague plaintive vient se briser contre les rochers.

Longtemps après, Louise comme une ombre se glissait sous le feuillage, et venait s'agenouiller auprès d'une croix. C'est là qu'elle soulageait sa douleur en répandant sur la tombe de son amant le baume de ses prières et ses pleurs. Les échos gémissants répondaient à sa voix, les oiseaux des ténèbres penchés sur les débris du château poussaient leurs cris plaintifs et lugubres tandis que l'orage dispersait avec fracas les pierres à demi renversées par le temps—et l'on dit que depuis on voit la nuit errer le "Spectre Blanc."

UN AMI.

Beauharnois, le 3 août 1873.

FAITS DIVERS.

Le Saint Père vient d'honorer M. le lieutenant Jos. Taillefer, commandant du premier détachement des zouaves Pontificaux, du titre de Chevalier de Pie IX.

M. George McMullen, dont le nom est fort en évidence depuis quelques temps, a intenté une action pour libelle contre le journal le Mail. Le montant des dommages réclamés est de \$50,000 et il est probable que le procès passera aux prochaines assises de New-York.

Un citoyen fort connu à Montréal, qui a été de longues années chef d'un département public, s'est enfui aux Etats-Unis, pour échapper à des poursuites judiciaires. Il laisse dans sa caisse un déficit de \$14,000.—(National.)

M. Aubin se propose de reprendre sous quelques jours la publication des *Veillées du Père Bonsens*.

DES DUELS.—Dans sa *Gazette parisienne* de *Paris Journal*, M. Jehan Walter fait l'histoire des duels politiques du siècle :

Les duels politiques datent de la révolution de 1789, et la liste en est déjà longue. A chaque époque troublée, leur nombre augmente en raison directe de l'agitation des esprits.

Il n'y a jamais eu autant de duels que sous le règne de Louis Philippe. Les luttes passionnées de la Chambre avaient un écho dans les journaux, où le ton de la polémique ne connaissait plus la moindre mesure et amenaient de continuelles provocations. La plupart de ces duels ont eu une fin lugubre.

Je n'en rappellerai que trois. Le 20 janvier 1834, M. Bugeaud étant à la tribune du Corps Législatif, un député de l'opposition, M. Dulong, lui adressa quelques mots dans lesquels il faisait allusion au rôle de géôlier que le général avait rempli à Blaye auprès de la duchesse de Berry.

Une explication s'ensuivit, et un duel fut résolu. Le duel eut lieu le 27 Janvier 1834. L'arme choisie était le pistolet. M. Dulong eut le crâne fracassé par la balle de son adversaire.

Le 22 juillet 1830, à la suite d'une polémique violente entre le *National* et le *Presse*, une rencontre fut décidée entre M.M. Armand Carrel et Emile de Girardin.

L'issue fatale de ce duel est présente à tous les esprits, le malheureux Armand Carrel fut tué par Emile de Girardin.

Enfin, le 10 mars 1845, autre duel non moins triste entre M. Rosemonde de Beauvallon et M. Dujarric, gérant du journal la *Presse*. Les deux adversaires étaient très connus : M. Beauvallon par ses duels, et M. Dujarric par sa liaison avec une figurante du corps de ballet de la Porte-Saint-Martin, la fameuse Lola Montès.

Une querelle survenue à une table de jeu dans un bal d'artistes donné chez un restaurateur du Palais-Royal fut le prétexte de la rencontre, qui eut lieu le lendemain, 11 mars.

M. Dujarric reçut la balle de son adversaire en pleine poitrine.

L'émotion causée par ce duel fut très grande. Un procès s'ensuivit, procès dans lequel Lola Montès parut comme témoin, et déposa de telle sorte que le lendemain, il n'était question que d'elle à Paris. Cette renommée parvint jusqu'aux oreilles du roi de Bavière, et Lola Montès partit pour Munich.....

Ajoutons à cette liste la célèbre rencontre d'Aristide Ollivier, le frère du ministre du 2 janvier, avec M. de Ginestous, dans laquelle le jeune républicain trouva la mort à l'aurore de ses vingt ans.

MARATRE.—Vendredi soir, une jeune femme étrangère a été déposée dans un vieux canot, à Lévis, un jeune enfant et s'est enfuie ensuite. Les cris de ce petit être malheureux ont éveillé l'attention et on le trouva à moitié mort de froid. Il fut transporté à la pharmacie la plus voisine et malgré les soins qu'on lui a prodigués, il est mort samedi matin. La mère a été arrêtée. Elle a avoué que l'enfant n'avait que quelques mois.

UN SECOND BIS BELLEAU.—Un nommé Alfred McClure, d'Acton, ayant été arrêté grâce à l'habileté bien connue de notre Grand-Connétable Willbrenner, pour vol de cheval commis chez un nommé Langevin de la deuxième Rivière Pot-au-Beurre, fut logé dans la prison commune de ce district. Samedi avant midi, au moment où le géôlier le faisait sortir de la Prison en compagnie de quelques autres personnes, il enfila prestement la porte du mur d'enceinte, qui ne se trouvait pas verrouillée, et prit sa course à travers les rues, suivi de près par le géôlier et le chef de police Mountain. Il allait disparaître de leur vue lorsque par un hasard heureux M. Pierre Charbonneau, se trouvant sur son chemin, ne fut pas lent à lui mettre sa main de fer sur le collet.

Ramené sous les verroux, on lui mit les fers aux pieds et on l'enferma dans l'endroit le plus sûr de la prison. Le géôlier s'étant absenté pendant quelques minutes pour faire son marché à son retour il trouvait de nouveau, à sa grande stupéfaction, la cage vide!..... Poiseau s'était encore envolé! Après quelques recherches faites à l'intérieur de la prison, on découvrit qu'une crampe qui servait à recevoir la targette d'une fenêtre avait été arrachée, et l'on croit que c'est à l'aide de cet instrument que le déserteur a pu forcer la serrure de ses chaînes ainsi que celle de la prison. Quant à son évasion par-dessus le mur d'enceinte, elle s'explique facilement par le fait, que nous avons constaté de nos propres yeux, que la surface intérieure présente de nombreuses cavités ou crevasses entre les pierres par suite de la détérioration du mortier; en deux endroits, surtout il nous a paru très-facile à escalader.

Avant de partir, McClure a écrit au crayon sur le mur de sa cellule : "Tu me chercheras et ne me trouveras plus!" prophétie qui paraît s'accomplir jusqu'à présent car, bien que le Grand-Connétable soit monté à Montréal immédiatement et l'on ait fait des recherches en tous sens, on n'a pas encore dépisté McClure; géôliers et connétables sont encore à se demander : "As-tu vu McClure?....."—Le Messager de Sorel.

Un homme et une femme étaient dans un char urbain à St. Louis. Tout à coup la femme tira un pistolet de sa poche de robe et fit feu sur son mari qui reçut la balle dans la hanche. Le mari a demandé que sa femme fut admise à caution en donnant pour raison qu'elle est sujette à des attaques de folie.

HOTESSE INATTENDUE.—On écrit de Bordentown (New-Jersey) :

Une dame à la physionomie éveillée, vêtue avec beaucoup de recherche et se donnant pour la petite-fille de Napoléon Ier, a pris possession de la maison Bonaparte, à Bordentown, et refuse énergiquement de l'évacuer. C'est en apparence une femme qui a reçu une brillante éducation. Elle donne d'un ton impérial des ordres impérieux aux gens chargés de la garde de la maison. L'agent de la propriété étant absent, les personnes qui le remplacent sont très-embarrassées sur l'attitude à prendre à l'égard de la dame étrangère. Quelques-uns pensent qu'elle fait réellement partie de la famille Bonaparte, et la perspective de voir la vieille demeure briller à nouveau de la splendeur royale les plonge dans l'extase.

MORT D'UN BRIGAND.—Le fameux brigand italien Scalise a été tué dans les circonstances suivantes :

Le délégué de la sûreté publique, M. Gabrielli, avait été prévenu à Gaglianno, où il se trouvait pour affaires, que Scalise s'était, depuis quelques jours, réfugié à Grinigliano, chef-lieu de mandement, et qu'il se tenait caché chez Maria Rosilla, femme de mauvaise vie depuis longtemps sa maîtresse. Le 15, au point du jour, le délégué quittait Gaglianno avec quatre soldats et deux *squadriglieri*. Arrivé à Grinigliano, son premier soin fut de cerner la maison de la Rosilla, puis il fit prévenir les carabinieri et le capitaine commandant le détachement de bersagliers; ces derniers se portèrent promptement sur les lieux.

Scalise, se voyant pris, ouvrit une fenêtre, et, au moment où le délégué donnait des ordres au *squadriglieri* Falbo, il tira sur eux un coup de fusil. Ceux-ci ripostèrent par deux coups qui blessèrent légèrement le bandit à la tête.

Scalise se retira, monta sur le toit et gagna la maison voisine, appartenant au secrétaire de la municipalité; là il se barricada.

Pendant que le capitaine dirigeait les opérations en dehors, le délégué, le lieutenant Piezza, le brigadier des carabinieri, Paladini et deux bersagliers donnèrent l'assaut à la maison.

En pénétrant dans la chambre où le bandit se tenait, ces derniers reçurent deux coups de fusil à bout portant; ils étaient morts. Le brigadier Paladini a été légèrement blessé. Alors on a mis le feu à la maison.

Le brigand, voyant perdu tout espoir de salut, cria merci et se rendit au délégué. Il fut dirigé sur Catanzaro; mais, à mi-chemin, il tenta de s'évader en éludant la surveillance du détachement qui l'escortait. On fit une décharge générale sur le bandit, qui tomba mort.

Luigi Scalise avait environ trente ans; il était beau et vigoureux; sa physionomie accusait l'énergie et un courage peu commun.

C'est par soif de vengeance qu'il s'était jeté dans la *Macchia*. Son père l'avait encouragé dans son dessein de venger un de ses frères, brigand mort en combattant.

Scalise portait un costume splendide. Sa veste était couverte de riches broderies d'argent et ornée de quatre rangées de pièces de monnaie en manière de boutons. Maria Rosilla est d'une grande beauté. Elle a été écrouée dans la prison de Catanzaro, avec sa sœur et sa mère.

MIRACLE ÉCLATANT.—Le 2 juillet, fête de la Visitation, cinq mille pèlerins venus de toutes les parties de la France ont été témoins à Lourdes du fait surnaturel qui suit : Une fille infirme depuis dix ans du nom de Caroline Essertaux, âgée de 32 ans, se fit transporter de Niort à Lourdes. Parvenue à la grotte elle est enlevée de sa voiture et descendue dans la piscine miraculeuse. Elle y était à peine qu'on l'entend s'écrier : *Je suis guérie!* Et, en effet, elle était instantanément et complètement guérie. Ses jambes infirmes et retournées sous elle depuis dix ans, s'étaient allongées! plus de membres paralysés, elle y croyait à peine, son corps ne porte même point les traces des plaies dont il était couvert!

Les libres-penseurs du Niort voyant cette infirme partir pour Lourdes disaient, raconte-t-on "si celle-la revient guérie nous croirons."

Au moment de son départ son médecin lui avait également dit : "Il n'y a qu'un miracle qui puisse vous guérir; mais aux miracles je ne crois pas." Ces détails sont puisés dans une lettre adressée à l'*Univers* qui affirme qu'elle est d'un témoin parfaitement sûr et corroborée par beaucoup d'autres.

Le Liquide Rhumatique de Jacobs pour les douleurs dans le côté.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DECES.

En cette ville, le 3 courant, à l'âge de 4 ans 8 mois 17 jours, Ovide-Antoine-Oswald, fils aîné de Ovilla Desmarais, Ecr., Photographe.

A Beauharnois, le 3 août, à l'âge de 5 semaines, Joseph-Alphonse-Hercule-Gustave, enfant de A. R. Primeau, Ecr., M. D.

En la ville de Beauharnois, le 11 courant, à l'âge de 1 an 12 jours, Dométhilde-Aitha, enfant de Ovilla Desmarais, Ecr., photographe de cette ville.